

PLUMES SOLITAIRES



Lorraine Prudhomme
Robin Gaillard
Selwyn Kruize
Sarah Vautrin
Nina Savin
Nisan Göksel
Maya Ripoché
Blandine Bousquet
Pauline Jouve
Jeanne Schneiderlin
Marinette Panella
Emma Springard
Sophie Gravelines
Mahe M'Barek
Marie Genoud
Arielle Verdelhan
Jeanne Lemonnier
Lorène Dorgans

PLUMES SOLITAIRES

Plumes solitaires rassemble dix-huit courts récits écrits pendant la période de confinement par de jeunes étudiant.e.s ayant quitté les bancs de l'université pour s'isoler dans un studio ou en famille, et se livrer ici aux confins du dicible, aux confins de leurs existences recluses. Loin du bavardage des réseaux, loin des chroniques familiales qui ont envahi le web résonnent dans ce recueil des expériences de solitude muette que restitue de manière aigüe un style résolument contemporain où résonnent çà et là les accents de Maylis de Kerangal, Annie Ernaux, Pierre Guyotat ou Jean Echenoz.

5
SECRETS
D'ALCÔVES

21
BOUFFÉE
D'AIR

27
MUTATIONS
URBAINES

41
LES JOURNÉES:
RÉTROSPECTIVE

Lorraine Prudhomme	5
Robin Gaillard	7
Selwyn Kruize	9
Sarah Vautrin	12
Nina Savin	15
Nisan Göksel	18
Maya Ripoché	21
Blandine Bousquet	23
Pauline Jouve	27
Jeanne Schneiderlin	30
Marinette Panella	32
Emma Springard	34
Sophie Gravelines	36
Mahe M'Barek	38
Marie Genoud	41
Arielle Verdéhan	43
Jeanne Lemonnier	45
Lorène Dorgans	48

*Dans l'éclaircie
d'une chambre étudiante*

Paradoxal univers où tout se lie et se connecte sans pour autant se comprendre, impression de solitude collective dans cette épopée de l'espace domestique où tout se sédentarise, les globe-trotteurs, les voyageurs, les vagabonds, les itinérants, les explorateurs, tous réunis dans un même anathème laïque, malédiction du rester immobile - et parmi eux, il y a elle, fille ou femme elle ne sait plus, ne sait pas ce qu'elle fait là ; elle pense d'abord à l'université, vaste souvenir qui s'évanouit un peu plus à chaque lever du jour, à chaque nouvelle respiration, oublie certain de ce qu'elle a pu apprendre, ou de ce qu'elle aurait appris, son ennui ne rime pas comme pour d'autres avec productivité, bien au contraire, tout ce qu'il y a d'inutile à faire, elle le fait, compter les poutres du salon, lire les descriptifs du paquet de céréales pendant le petit-déjeuner, ouvrir son frigo, rester passive, puis le refermer, se demander cette mouche est-ce un mâle ou une femelle, mais surtout ne pas travailler, ne pas faire de sport, ne pas se cultiver, on ne sait jamais, ce pourrait être dangereux, d'abord pour

sa santé et puis pour son mental, elle ne parvient même plus à regarder le dehors, pins dansant au rythme du vent, figures volantes où chaque coup d'aile est un mouvement vers la liberté éléments qui eux, reviennent à leur nature première, peuvent faire ce dont ils ont envie sans contrainte de l'Homme - et parmi eux, il y a cette coccinelle vacancière, intermittente du spectacle nocturne qui vient se coller à la fenêtre de la jeune femme, cette créature colorée, bête à bon dieu ne sait sûrement pas ce qu'est un bac, une licence, un master, et pourtant elle vit son carpe diem - des choix qui inquiètent pourtant la belle au lit dormant cloîtrée dans sa chambre, qui ne sait plus ce qu'elle veut faire de sa vie, et ces expressions « faire de sa vie », « trouver sa voie », « trouver son gagne-pain » lui donnent, comme elle le dit, des envies de gerber, ajoutée à ces doutes la crise familiale en constante représentation théâtrale, tu sais toujours pas ce que tu veux faire, tiens, voilà l'étudiante libre et assoupie, fainéante, qui ne sait pas quel métier elle veut faire, elle se demande comment des gens qui s'aiment, ont le même sang, peuvent se retrouver sur des orbites aussi éloignées, et puis cette réflexion passe quand sa mère lui prend la main et lui dit que tout ira bien, en elle, l'étudiante sait alors que quoi qu'elle décide, il y aura toujours dans l'air cette odeur flottante de sapin, d'herbe mouillée et de café chaud, un peu de buée sur les vitres et un air de variété à la radio.

Lorraine Prudhomme

Sur un lit

En hommage à Yoni

Sur notre lit écrasant les silencieux murmures de la journée, nous nous écoutons inlassablement dans cette atmosphère pesante. Le bordel : fringues qui dégoulinent le long des parois ; chaise qui ne veut pas rester sous la table ; embout de l'aspirateur qui est là, là depuis ? S'il fait jour alors la nuit nous le dira, et je devrai – sans m'apitoyer sur mon sort, ni même pleurer de longues heures, ou encore chercher à éviter toute confrontation avec la réalité – t'écrire un dernier mot avant que tu ne t'endormes. J'ai beau regarder toutes ces photos familiales du passé, j'ai cette immense impression que rien ne change ; la lune s'intensifie ; dehors on applaudit comme chaque soir à la même heure ; les cris, les mains qui s'entrechoquent ; le chant de la trompette, un cor ? qui refait surface dans cette vaste supercherie ; lui ne sonne pas faux.

Raccrochant le téléphone, je réfléchis. « Si jamais tu changes d'avis, ne t'en fais pas, on trouvera une solution, nous sommes là pour toi ». Le temps sera long, mais faut-il pour autant

mettre en danger autrui ?

J'y songe justement, alors que la journée décède peu à peu ; ma mère et mon beau-père partis au Canada – impossibles à rejoindre – pour St John ; la tante de ma mère, dans cette lointaine campagne ; la mère de mon père, dans sa petite maison ; mon père, lui, dans son canapé ; ma sœur, elle, bientôt aux funérailles ; ma belle-famille, contenue dans WhatsApp ; et les amis, et les amours...

Je n'y songe plus.

Emportant avec elle tout ce dont elle est capable, la mort, enveloppant dans ses bras cet ami que je connais si peu – pourtant déjà si cher à mes yeux – et dévoilant une fois encore toutes mes faiblesses les plus profondes, permet à un autre jour de se lever.

Le sommeil ne me quitte plus ; mais de la manière la plus discrète possible, il finit par s'effacer sans que je puisse m'en apercevoir ; les voix prennent le dessus, durcissent le ton, changent ma réalité, et déchirent mes volontés. Tous les jours le téléphone sonne, sans crier gare ; le bruit devient alors si fort que je ne peux plus entendre le temps s'écouler ; le calme n'existe plus. Pourtant, juste devant mes yeux, retrouvant le crayon dans mes mains, je trace les hommes carrés nous faisant tant rire autrefois.

Robin Gaillard

Dans le studio d'une résidence étudiante du CROUS

11h18, indique l'heure d'un dernier téléphone acheté reconditionné dont doigt sur l'écran il vérifie les notifications, cette lubie qu'il n'aurait pas dû s'offrir, un plaisir qu'il n'aurait pas dû se permettre, l'heure de se lever, de se laver, de se bouger, et de repasser encore une journée seul et isolé, à observer, à se contempler, à rentrer dans son intériorité, à admirer le vide qui consiste désormais en ses journées rythmées par l'ennui, le rien, le néant – une cigarette s'allume dans la pénombre que les rideaux fermés créent encore, geste mécanique, façon de passer ce temps qui semble trop long, qui paraît infini, qui s'étale et s'étend sans fin, la tête lui tourne étrangement d'un coup – et le rideau s'ouvre sur une journée qui l'illumine mais dont il ne saura pas profiter, qu'il ne pourra pas respirer, dont il ne voudra même pas envisager toutes les possibilités, celles qu'auraient pu lui offrir ce que chacun considère comme les « circonstances normales », et il aperçoit au loin des figures solitaires et mouvantes courir, marcher, trépigner, glander, tentatives de vol que leur permet leur corps mais que sa jambe

à lui usée, abimée, rendue presque amorphe par l'opération, presque sans sensation, qui se meut, ou plutôt croule sous son inaction qui la raidit, lui est un rappel quotidien de ne surtout pas devoir se figer, mais la force de rédiger une attestation lui manque également pour faire comme ceux qu'il observe, et les injonctions qu'il se formule, bouge, marche, fais quelque chose, occupe, trouve, agis, ne sont que des péroraisons de son âme paradoxale qui l'enferment dans l'inaction, - tandis qu'elle, au moins, s'amuse, publie, joue, parle, marche, rit, profite, ne laisse pas les événements lui créer des maux, lui s'en rajoute, dort, la bouche sèche, pleure, regarde, ferme les yeux, reregarde, referme, se lève puis se couche, relève, recouche, comme une bête enfermée dans la cage que forment les murs blancs qui entourent un sol marron, puis soudain le rêve qui le hante le réveille en sursaut, les figures de ses proches, disparus, de sa mère achevée par un cancer et de son père terrassé par le chagrin – et il pense alors à lui, oh, tout ce qui lui reste, son ami, cette figure qui l'obsède et qui occupe presque toutes ses pensées, son corps, son sourire, ses yeux, son âme, cette façon particulière de se toucher les mains, et qu'il ne peut désormais plus voir, plus observer, plus désirer, plus toucher, avec qui il peut communiquer seulement par des moyens qui le frustrant, conversations au téléphone ou par ordinateurs interposés, et il lui manque, cet objet de son cœur qui ne lui rendra jamais ses sentiments épars, arides et évanescents – ; il ne sait pas véritablement distinguer entre le désir de ce qui lui manque et l'amour profond des plus belles chansons, il est en somme, pour

toujours et à jamais, perdu dans les méandres de ses tracas, qui l'empêchent de dévoiler le potentiel que, parfois, au détour d'une prise de conscience qui a le goût du sel de ses larmes, il s'accorde, et ses troubles sont remplacés désormais par les mots « cas », « période », « contaminés », « infectés », « complications », « agent pathogène », « quarantaine », « frontières », « confinement », « crise sanitaire », où lui n'entend qu'un seul mot qui se dissimule, retors derrière ces qualificatifs : *Solitude*.

Selwyn Kruize

Dans mon studio, rêvant à la Nouvelle-Calédonie

Lyon, mars 2020, au septième étage d'une résidence étudiante, je vis ce quinzième jour de confinement seule, mais pas tout à fait...

Sur mon tapis de yoga, installée entre mon bureau et mon lit, je tente de garder la forme, autant physique que mentale. La saleté s'accumule rapidement dans cet espace exigu où je passe littéralement tout mon temps – se lancer dans le ménage, chasser la poussière, passer la serpillère, sortir la poubelle afin de ressentir une forme de bien-être, même si j'ai l'impression de vivre comme un oiseau en cage. J'aspire à me balader, pour mon premier printemps en France, au Parc de la Tête d'Or ou le long des quais, mais je me contente de contempler, de ma fenêtre, le ciel bleu et d'attendre que le temps passe. Je « partage » ce moment de confinement avec mon voisin de palier. Si on ne s'est jamais croisés, on peut s'entendre bouger une chaise de bureau, imprimer une attestation, racler une assiette, mettre de la musique pour briser la tristesse du silence ; cette présence de l'autre côté du mur est réconfortante ; le moindre bruit signale

la vie. J'ai le regard rivé vers mon lit, près de mon oreiller, sur un tout petit tableau – pouvant tenir dans le creux de ma main et réalisé l'année dernière par mon frère cadet – de ma chienne qui s'apprête à bondir au moindre mouvement de celui qui voudrait lui voler la balle de tennis roulant entre ses deux pattes avant ; la langue pendue d'avoir couru dans le jardin, son regard est doux, dénué de la souffrance que lui causera un ulcère à son œil gauche ; ses mouvements ne sont pas encore entravés par la présence d'une collerette...

Ma famille dort ; je travaille songeuse. Demain, la fin ? Plus sérieusement, dans combien de semaines, la fin de la quarantaine ? Est-il certain que je rentre chez moi fin juin ?

Si je me relâche après avoir laissé le repos m'envelopper dans une douce étreinte, c'est la mort assurée de mon semestre. Le repos et son chant mélodieux m'invitent à une évasion dans mille et une lectures ou bien séries sur Netflix. Hymne à la procrastination qui vise secrètement à me plonger dans une langueur et une paresse sans limite. Garder le rythme et avoir des objectifs. Quotidiennement pour que les divertissements ne me fassent pas tomber dans leur piège. Chacun chez soi, le temps ralentit et l'espace se fige ; à dix minutes de chez moi en métro, une amie de licence reste aussi sur Lyon ; à une heure de train, à Seyssel, les grands-parents de mes petits cousins ; à deux heures de train, au cœur du septième arrondissement de Paris, une amie de prépa vit avec son frère dans une caserne de gendarmes ; à trois heures de train, sur Montpellier, une amie d'enfance habite avec sa sœur jumelle ; et en vingt-quatre

heures d'avion, en Nouvelle-Calédonie, toute ma famille et ma petite chienne eux-aussi confinés... L'insularité n'empêche pas la propagation du coronavirus, elle ne peut que la retarder.

Mais, les appelant, les contactant par messages ou appels vidéo, je peux – alléluia ! – surmonter la distance. Je suis ainsi plus proche de mes parents, à l'autre bout du monde – « le Caillou » se trouvant à plus de seize mille kilomètres et à neuf fuseaux horaires de la France – qu'avec mon voisin de l'autre côté du mur. Cette retraite humaine est source de joies et de peines ; on y goûte de menus *plaisirs* au milieu de sombres peurs – peur de manquer, de la mort, de l'avenir.

Sarah Vautrin

Dans la chambre de mon enfance, à la campagne.

J'en étais là de ma vie quand c'est arrivé. Le virus touche la France et commence à faire des morts par milliers. Vous savez, il ne se passait plus grand-chose d'extraordinaire dans ma vie et je m'en plaignais. Finalement, je me dis que c'était mieux avant, quand tout était calme et plat justement. On ne se rend compte de l'importance des choses qu'une fois qu'on les a perdues.

Je devais aller boire un verre avec un ami interne, j'ai repoussé. Lui travaille dans le service de réanimation, moi j'ai été atteinte du virus, on aurait pu se retrouver là-bas finalement, à l'hôpital je veux dire. Ils annoncent un pic à venir, ils manquent de masques, de respirateurs, de place, de personnel, ils manquent de tout. Imaginez si le virus était encore plus agressif et tuait encore plus de monde ? A l'évidence, nous n'aurions pas été prêts pour ce genre « d'attaque » comme la qualifierait certainement Emmanuel Macron, président de la République. Nous ne sommes toujours pas prêts.

Il est 20 heures et les chaînes s'arrêtent pour le laisser parler. « Nous sommes en guerre »,

dit-il. Ton grave sur visage clos. Il est habillé en costume sombre très chic, face caméra, et semble lire un prompteur. Nous sommes en guerre contre un ennemi invisible, la France doit être forte et unie. Discours typique des politiques, me dis-je. Je suis fatiguée, j'éteins la télé. Quand je me résous finalement à la rallumer deux heures plus tard, après avoir tourné en rond dans mon lit, je tombe tout de suite, je ne sais pas pourquoi, sur la chaîne d'informations en continu. Je ne veux pas entendre ça, je zappe. Les experts, les émissions criminelles, les reportages sur les extraterrestres de RMC, Netflix. J'y recherche un film pour me remotiver après ces nouvelles, et aussi parce que j'en étais là de ma vie, j'y reviendrai. Je choisis un de ces films basés sur une histoire vraie, une histoire difficile mais qui s'éclaircit ensuite et finit bien, des films qui vous font penser « Moi aussi je veux être une personne comme celle-ci ». Mais quel film me direz-vous, quel film peut nous faire croire en nous et en notre impact sur la société ? Écrire pour exister. Ce film me fait penser que peut-être ma vie a un sens.

Revenons d'ailleurs à ce moment-là de ma vie, et à moi.

Nom : Savin. Prénom : Nina. Age : 20 ans. Taille : 1,55 m. Poids : 44 kg. Couleur des yeux : marron foncé quand je suis en colère et quand il pleut, marron le reste du temps. Profession : étudiante en Lettres et vendeuse en librairie/papeterie. Anciennement domiciliée rue de la Liberté, c'était un beau nom. Maintenant le nom de ma rue est beaucoup plus difficile à prononcer et à écrire. J'habite seule. J'essaye tant bien que mal de réussir mes études, c'est tout

ce qu'il me reste. Je devais être danseuse mais je me suis blessée, je n'ai pas envie de m'étendre là-dessus. Disons simplement que maintenant, je ne suis plus censée danser. J'ai voulu être Reporter sans frontières, mais ça non plus, je ne vais pas pouvoir le faire, et je ne veux pas non plus développer ce sujet. Alors, vous savez, on se raccroche à ce que l'on sait à peu près faire. Je devais étudier et trouver un master, ça, nous le verrons plus tard. Je reprenais ma vie en main. Seule certes, mais au moins je n'étais plus mal accompagnée, enfin jusqu'à l'arrivée du virus.

Nina Savin

Dans une petite chambre étoilée

Il était presque trois heures du matin maintenant, mais elle était aussi réveillée qu'un lapin devant une voiture. Réveillée, paniquée mais paralysée. Elle voulut fumer. Elle voulut sortir de son lit. Elle voulut sortir et partir, dans cette ville de brouillard et de gris, où les yeux violets l'attendaient. Depuis son enfance, peut-être à cause de ses gènes sauvages, il y avait quelque chose qui la gênait dans l'impossibilité. Au fond d'elle, un désir d'affranchir toutes les limites s'enracinait. Elle se voyait alors de l'extérieur : une fille au bord du toit d'un cinéma sous la pluie, une fille qui enchainait des clopes et cafés, une fille, mais très jeune, perdue dans le noir d'un bar. N'était-elle pas très jeune pour faire l'amour ? Un musicien de jazz lui avait dit que c'était difficile de grandir.

Toutes ces limites disparaissaient dans ses yeux. Elle ne savait plus comment les traits de son visage bougeaient sous l'effet d'une émotion. Il était très lointain. Elle ne savait plus comment il la caressait, comme quelqu'un essayant de calmer un animal ? Elle ne savait plus comment il dormait. Les jolis garçons dormaient nus. Elle voulut pleurer.

Une question que son professeur de philosophie avait posée lui venait à l'esprit : « si le soleil s'est levé ce matin, est-ce que ça veut dire qu'il va se lever demain matin aussi ? ». Hobbes disait non, elle voulait rester enracinée dans cette nuit violette. Le manque était une piqure sur le dos, elle avait besoin de quelqu'un d'autre pour se calmer. Cette idée la fatiguait.

Il était presque quatre heures du matin, son poisson dormait paisiblement ; mais elle était aussi réveillée qu'un poisson dans les veines. C'était une nuit comme les autres. Depuis le 16 mars, il y avait une seule nuit, un seul jour.

Nisan Göksel

BOUFFÉE
D'AIR

Dans une forêt ardéchoise

Elle prend le dernier tournant, souffle court, poumons embrasés, continue à courir, bientôt arrivée à l'orée du bois, à l'orée de l'effort, ce sera la dernière ligne droite avant de relâcher la tension contenue dans ses muscles, avant de pouvoir se réancrer dans le temps qui s'égrène à l'identique depuis des jours ; elle s'élance pour épuiser ses forces, saturer sa nécessité d'action, visage pétrifié par la chaleur, sang qui pulse sous les tempes, sous les veines gonflées, et à ce moment-là elle ne pense plus, elle sent, se sent, chaque parcelle de son corps s'unifiant en un même fourmillement – c'est le terre à terre retrouvé, celui qui lui redonne la conscience d'être, la sensation de s'enraciner pas après pas, foulée après foulée -, la forêt la happe toute entière dans son mouvement, épaisse, épineuse, la laisse couler en elle comme la sève dans les branches – même flux de vie, même ruissellement caché sous le tissu protecteur – ses jambes commencent à s'alourdir, il faut avancer, le balancement de ses épaules calé sur le rythme de ses enjambées, expirer, inspirer l'air, le vent, sentir chaque caillou rouler sous

ses semelles, pour traverser le bois où tout respire, où tout bourdonne de silence et d'insectes ; quand soudain, elle le voit, il a jailli du fourré et ne l'a pas vue, pas encore, l'animal, l'éclair de vie sauvage, chevreuil majestueux qui a surgi de nulle part, et, en une fraction de seconde elle s'imagine effleurer le pelage brun, tacheté, comme procédant de la teinte de l'écorce tout autour, la traverse la pensée d'un retour à l'état primitif, vision renversant les limites du champ du possible, face à la bête qui a repris ses droits, a regagné sa place dans un lieu espéré déserté, et dans ce laps de temps où son champ de vision doit intercepter la présence humaine, l'animal tressaille, hésite, allonge ses pattes, projette son corps en contre-bas, dans le même silence qui l'a fait venir, dans la même fugitivité de son apparition, il n'est plus là, camouflé, retourné à la vaste nature, fugacité envolée.

Maya Ripoché

Dans la Vallée du Goul, Cantal

Le regard fixé à terre on s'interroge, le beau temps ne va peut-être pas durer, tout devrait être brûlé d'ici ce soir, déjà on se penche, on s'accroupit, se relève en peinant, se contorsionne, l'esprit tout entier concentré sur une même tâche, sortir les branches du tas, les aligner, pour pouvoir les saisir plus vite après, d'un seul coup, les traîner sur plusieurs mètres sans rien faire tomber, — à dix pas les crépitements, le feu, l'haleine brûlante qu'on sent quand on s'approche, les narines qui piquent, la chair qui gonfle, s'étire, la peau est prête à éclater sous chaque phalange, à l'étroit dans les gants, rugueuse et un peu glissante aussi puisque le corps sue par tous les pores, mais aussitôt penchés sur le feu la sueur sèche, le visage se fissure, on déglutit, lèvres fendues, parfois même la brise change de direction et il faut s'écarter, la cendre vole, entre par les yeux, le nez, la bouche, gratte ou pique la langue, la gorge, la tête tourne et tout devient noir, alors on bat en retraite, on inspire un instant — et la fumée monte en grosses boucles noires, s'étale sur le ciel comme un couvercle, elle recouvre le terrain, monte encore un peu, depuis la maison voisine sans doute on la sent aussi, l'odeur de la sève et des

cendres, et d'ailleurs juste en-dessous une masse bouge, se redresse, c'est un homme, les phalanges sans doute gonflées lui aussi, branchages à ses pieds, sécateur en main, il essuie du poignet la sueur sur son front, plisse les yeux, tiens, les voisins font brûler, puis retourne à sa tâche, la même tâche, répétée chaque printemps de chaque année – et au-dessus encore, à vol d'oiseau, hors de la vallée, la fumée se dilue dans la lumière, le bleu du ciel, on ne voit plus que l'esquisse nerveuse des arbres sur l'azur, traits secs et immobiles, les ombres grises des fermes embourbées, en travaux, en perpétuelle extension, qui parsèment les collines jusqu'aux plateaux et recrachent parfois sur la route la tache rouge et mouvante d'un tracteur – et de tout en bas on se dit que demain peut-être, s'il fait beau, on ira marcher, prendre l'air, gravir l'horizon jusqu'aux fermes, puisqu'on a la chance de pouvoir sortir, que la campagne vit comme elle a toujours vécu, au ralenti, en silence, à l'écoute des clochers, mais vivante tout de même, résiliente, éternelle – oui sans doute qu'on sortira, mais pas avant d'avoir tout nettoyé, tout fait brûler – les têtes sont de nouveau baissées vers la terre, on plie les doigts, on les rouvre, on teste l'élasticité de la peau, c'est laborieux, la chair souffre, ça a pourtant quelque chose d'agréable de redevenir un corps, de s'incarner dans l'effort, de sentir les muscles qui se contractent et se détendent *comme* des ressorts sous la peau, de sentir la rugosité *du* bois, le parfum piquant de la sève – on remet les gants, on va nourrir le feu, brûler pour que *tout* repousse, s'étouffer pour, peut-être demain, *s'il fait* beau, prendre une bouffée d'air.

Blandine Bousquet

MUTATIONS URBAINES

Dans mon appartement étudiant, boulevard Lacassagne

C'était lundi matin, dans un petit studio étudiant à l'atmosphère ouatée, une jeune femme est installée sur le lit, les jambes repliées, une tasse fumante près d'elle, le regard rivé en direction de la fenêtre, à travers laquelle un soleil matinal, des plus brillants pour cette fin mars, se découpe sur le mur. Elle a finalement lâché du regard le carré de lumière pour le fixer sur un vieil écran d'ordinateur, de marque LG, relié à un décodeur TNT, et a traîné sur une chaîne d'information où sont débitées en boucle les mêmes nouvelles depuis la veille. Tendue, elle avait réservé le premier train pour quitter immédiatement la ville. Un départ qui lui laissait tout de même suffisamment de temps pour rassembler ses affaires : trier ses vêtements, ses livres, ses cours, ne rien oublier.

Puis l'heure de quitter les lieux est arrivée, de les laisser rangés comme lors de longues absences, avec le lit pliable refermé et le frigidaire presque totalement vidé. Une fois la télévision coupée, si ce n'est le bourdonnement du frigo, les bruits avaient déserté l'appartement. Pressée par le temps, elle

s'en est allée, chargée de sacs et de sa valise.

Une fois à l'extérieur, les bâtiments modernes aux toits plats projetaient avec leur masse des ombres dessinées, aux arêtes aiguës, sur la large artère vidée de ses voitures et passants. Un lundi matin privé d'agitation comme certains n'en avaient encore jamais vu, un début de semaine sans éclats, ni bruits de circulation, qui déstabilisait. Écrasées par ces hautes structures de béton, les rues ne lui ont jamais paru si tranquilles, ni même si inquiétantes.

Pendant qu'elle attendait son bus, nerveusement, elle sortait sans cesse son téléphone "intelligent" pour y vérifier l'heure. Il y avait peu de bus ce matin, vraiment trop peu pour un lundi, et elle ne pouvait se permettre de le rater ; ce dernier point au moins n'avait pas changé. C'est alors qu'un des rares passants, un vélo, l'a interpellée pour lui dire de se dépêcher, qu'ils allaient tout fermer, tout arrêter. Elle l'avait regardé puis avait froncé les sourcils, agacée. Avec sa valise et ses deux sacs, elle ne pouvait guère faire mieux pour quitter les lieux.

Enfin elle a pu monter dans le bus, coincée entre ses bagages, son regard parcourant l'habitacle. Quelques personnes se pressaient à l'intérieur, alors que le conducteur était isolé : l'accès à l'avant avait été condamné par deux rubans plastifiés blanc et rouge, ceux qu'on utilise pour les chantiers et les accidents. L'arrivée à la gare parut comme un soulagement lorsqu'après avoir slalomé entre les bagages et les personnes, elle est finalement montée dans le train. Le départ prochain allait permettre aux voyageurs de quitter l'agglomération avant

de ne plus le pouvoir. Le bruit du moteur gagnant en puissance, le train a commencé à filer sur les rails.

Des fenêtres des wagons on pouvait voir d'étranges scènes se dessiner : des voitures presque vides, même en première classe, des passagers espacés, disposés consciencieusement, et qui n'échangeaient que peu de paroles. Comme dans une mise en scène sobre, une composition ordonnée, où aucun élément ne doit gêner le regard, où l'espace est privilégié. Elle est assise au fond, le dos calé contre la vitre, surplombant les plantes vertes qui s'échappent de son sac à main ouvert, pour les laisser respirer. Elle a laissé son regard remonter le long de l'allée feutrée, notant avec ironie que les bagages étaient plus nombreux que les passagers.

On était mi-mars et le confinement total semblait déjà avoir commencé. Avant même que le gouvernement n'ait eu officiellement à nous l'annoncer.

Pauline Jouve
Texte inspiré d'œuvres
picturales d'Edward Hopper

A Lyon, quartier de Saint Just, 5^e arrondissement

Sur mon matelas ferme, posé sur le vestige d'un vieux clic-clac beige acquis par ma sœur à l'époque, j'entends le chat qui gratte frénétiquement les parois de son bac à litière –, ses griffes crissent sur le plastique, et je sais que demain, je devrai ramasser excréments et graviers propulsés à l'extérieur de l'habitable malodorant. L'écran devant moi s'anime, luminosité et volume sonore minimaux, simple compagnon de cette insupportable attente du saint sommeil. Rallumer la lumière, encombrer la pièce d'une épaisse fumée, qui demain laissera dans la chambre une odeur froide et âpre d'ennui et de tourments nocturnes : tromper la mort.

Un scooter démarre sous ma fenêtre, comme chaque nuit entre une et deux heures du matin. La vitre, fragile et tremblante, le vent qui passe au travers de l'aération comme chaque son qui éclot dans la nuit.

J'entends une voix confuse qui s'exclame de l'autre côté de l'épais mur de pierre – qui pourtant tend à s'effriter ; mon frère joue encore aux jeux vidéo, et le silence qui a remplacé toute activité humaine accentue chaque bruit désagréable.

La nuit dernière, j'ai entendu une voix s'élever dans la rue. Un chant oriental, porté par une vibration emplie de désespoir. Intervalles en quarts de ton, caractéristique. Je me suis levée de mon lit, me suis dépêchée d'ouvrir la fenêtre, pour apercevoir la mystérieuse silhouette déambuler rue des Farges. Il ne marchait pas droit – vraisemblablement imbibé d'alcool – spectre de vie parmi les chiffres assassins, les discours scientifiques d'une véracité plate et stérile, et les informations anxiogènes des journalistes : avril 2020.

Au bout de la rue, le Gourguillon, souillé, glissant, il reste un peu de vie accrochée aux pavés, couloir transitoire des déplacements colline-centre-ville ; et plus bas le Vieux Lyon, croûteux ; pigeons sans patte, rats crevés. Et la Saône, grise, verte, vaseuse, les quais pisseux et compissés, les cannettes de bière. *La ville en sourdine, la ville assainie – que ton nom soit sanctifié, sous la protection de la vierge Marie qui nous veille depuis Fourvière, impuissante sentinelle d'une cité à l'agonie.*

Jeanne Schneiderlin

A Meyzieu

Le pchit-pchit éclabousse, la chamoisine frotte alors contre le plexiglas qui vise à séparer la caissière du chômeur dont les échanges, -distanciation sociale oblige-, se réduisent à un bonjour sec avant que le scanner n'enregistre les codes-barres à une cadence mécanique démentielle-, Lotus-confort, bip, Panzani-coquillettes, bip, Haricots verts extra-fins x2, bip bip, l'échange de monnaie se fait gant contre gant -et, en guise d'au revoir, la confrontation à un masque sans sourire-, les portes coulissantes s'ouvrent alors sur un soleil endeuillé, les voitures s'entassent sur le parking du Carrefour tandis qu'en face, à la fenêtre d'un HLM années 60, la mère-infirmière malmenée fume une clope, derrière son corps la marmaille gargouille, chahute, se dispute un Kinder fondu sur des doigts crayonnés et hop clap contre fesses, des poches sous les yeux, le cœur serré, la peur au ventre, un compteur de deux nuits sans sommeil, caféine dans les veines en guise de nourriture diurne et nocturne, l'impatience atteint son paroxysme tandis qu'en bas, sur le parking, les claquettes du mari choquent

le bitume sec, clac-clac, un sac plastique à la main, ses jambes avancent jusqu'à la porte encrassée contre laquelle un SDF, le corps tassé par la lassitude, une veste de cuir usé sur le dos jette un regard vide, crache un mollard, jure, s'exclame, une p'tite pièce monsieur il fait bon aujourd'hui, un temps à rester dehors mais à vivre enfermés, argh la bêtise est humaine-, le virus se cache, s'infiltré, s'incruste, se propage de corps en corps, il fait mauvais temps pour les sans-abris mais c'est un temps comme un autre -, la porte se referme, il se bouche le nez, - virus inodore, ennemi infiltré-, l'ascenseur sent la pisse, la transpiration, le chien mouillé-, tout en haut la gamelle s'ébouillante, un parfum de saucisses-haricots emplit l'air tandis qu'une petite reine des neiges, la peau contre le carrelage froid dessine un soleil-virus magique prêt à exploser, une dent de lait fébrile clapote contre sa gencive et hop un super man d'un mètre vingt lui saute sur le dos, lui fait des guili-guili et alors son rire éclate, rebondit sur les murs tapissés de fleurs, s'envole par la fenêtre jusqu'à se fracasser en plongée contre la vitre - prison derrière laquelle une petite mamie, - le corps rabougri, les mains tremblantes, le regard trouble-, observe le spectacle ordinaire de la vie qui perdure et rejaillit dans chaque bourgeon doré des cerisiers qui éclosent au soleil, dans le chant des oiseaux, dans le rire des enfants, emporté par le vent, semblable à celui-ci.

Marinette Panella

A Auchan, Saint-Priest

Il est à peine huit heures, pourtant, ils sont déjà là, à s'observer, se juger, s'évaluer, se considérer, avec dédain, mépris, peur, en s'alignant les uns après les autres ; un mètre de distance les sépare - soit plus soit moins selon les craintes - néanmoins, ils veulent la même chose, ils attendent de pouvoir entrer dans le supermarché ; alors, le vent se lève, vient caresser les visages, pas encore totalement éveillés, des futurs clients, ils attendent, encore et encore ; une minute passe pour un chariot supplémentaire, cinq minutes et quinze clients de plus, le temps file, la queue s'étend mais personne ne rentre ; quand l'impatience les fait pester, l'hypocondrie et la paranoïa se révèlent, chacun sort son arsenal : masque, gel antibactérien, gants et, lorsque l'aiguille passe la demi-heure d'attente, les portes s'ouvrent de nouveau, contrôlée par des gardes de sécurité ; tout le monde n'entre pas, seuls les trente premiers, certains sont trop loin pour ne serait-ce que pour voir l'entrée, tandis qu'à l'intérieur, plus aucune règle n'est respectée, ils se poussent, se bousculent, se piquent, se volent, montrent les

dents, grondent, grognent pour mieux acheter, entasser, réserver les denrées nécessaires - dites de première nécessité - pour vivre, au mieux, ce confinement : pain, beurre, pâtes, viandes, produits d'hygiène... puis cela varie selon les consommateurs : soda, maquillage, nouvelles consoles et jeux compatibles, six bouteilles de vin... vraiment ? chacun vit au mieux son confinement ; seule la peur est partagée de tous, la peur de l'autre, de l'ennemi, de l'étranger, du virus ; les caissiers dévisagent chaque individu, la boule au ventre, une sueur moite aux mains, face à ces potentielles menaces ; toutefois, ils sont coincés, à devoir effectuer leur travail dans cette tension animale, féroce presque bestiale ; or, le consommateur, lui, une fois ses courses finies, retrouve son humanité, son sourire, son visage, il se détend et, tandis qu'il avance sereinement pour ranger ses achats dans son coffre, son regard se perd dans l'imprenable file d'attente, file où ils attendent, les yeux plissés, les narines soufflantes, les veines saillantes ; l'épidémie rattrape alors les clients qui *sortent* : ont-ils touché leur visage ? été dans une situation à risque ? la peur afflue, la panique déborde, et recommence, alors, l'étape de désinfection.

Emma Springard

Dans la banlieue parisienne

Une fois les rues désertées, la sociabilité se poursuit à la verticale.

Tout le monde se redécouvre en dépit du barrage des persiennes. Les gens se repèrent en fonction des étages, des volets et des rideaux. Les fumeurs deviennent les meilleurs voisins, ils discutent parfois à plusieurs mètres de distance avec des types auxquels ils n'auraient jamais adressé la parole un mois plus tôt. On se moque avec mauvaise conscience des sportifs dérisoires qu'on aperçoit dans leurs salons, si culpabilisants avec leurs tenues de sports et leurs accessoires de musculation. On s'énerve à cause de l'hypocrisie de la vieille de l'étage du dessous qui trouve le moyen d'incendier les voyous du quartier, parce qu'elle les voit sortir une fois par jour au lieu de rester chez eux - sûr qu'elle est la mieux placée, confortablement installée comme elle l'est dans son transat, sur son balcon, pour incriminer des personnes cloîtrées toute la journée dans des appartements minuscules. On met des voix et des repères sur les inconnus des ascenseurs qu'on oubliera sitôt le confinement terminé. La musique est devenue un rituel.

Elle s'élève tous les soirs à la même heure, vibrante et chaleureuse, depuis la fenêtre ouverte pour rappeler que l'air a encore le droit de circuler. On s'en est inquiété le premier jour quand on avait cru que la musique venait de la rue et que des inconscients avaient décidé de faire la fête à l'extérieur, quelques heures après la déclaration de l'instauration du confinement. Personne n'avait encore le réflexe de lever les yeux vers les balcons pour repérer les enceintes responsables du chahut : de toute manière elles sont de l'autre côté, invisibles depuis la chambre. Il a fallu un certain temps pour que cette habitude nous gagne - que la fenêtre soit une ouverture et donc un point de contact ne nous avait jamais vraiment traversé l'esprit avant que la porte ne soit devenue un seuil impossible à franchir sans culpabilité. Le son s'introduit dans les maisons sans certificat ni invitation et que les voisins aient d'horribles goûts musicaux a finalement cessé d'être un problème puisque c'est toujours une voix, un autre, un contact, qui arrive par l'extérieur et qui rappelle que le monde continue d'exister. Bientôt, on réalisera que les bruits de la maison elle-même proviennent du dehors, comme les chants de notre petite sœur dans sa chambre de l'autre côté du couloir qui couvrent la *mélodie* en passant par la fenêtre, eux aussi.

Les applaudissements à 20 heures sont le clou du spectacle, la nouvelle minute de silence dans un monde assoiffé de bruit.

Sophie Gravelines

A Lyon, Jean Macé, 7^e arrondissement

Des valises, rouges, vertes, noires, des coffres pleins de petites citadines inadaptées, une vie condensée, vêtements, livres, trousse de toilettes – la foule dehors, des silhouettes se précipitent à toute vitesse, se ruent frénétiquement, femmes contre hommes, hommes contre enfants, soignants, commerçants, écoliers, des files, des queues, l'attente, la fuite hors de la ville, s'enfuir, se réfugier, une zone de paix, de calme, loin de la maladie qui s'invite dans les foyers autrefois tranquilles, autrefois privilégiés –, ils crient, s'invectivent, hurlements sourds, un peuple contrarié par ce qu'on lui impose désormais, la captivité, le confinement, l'emprisonnement ; des esprits qui ne font qu'un dans la masse noire de la précipitation, la cohue, la course au départ hâtif de corps troublés, inquiets, dont la zone de confort a été bafouée, réduite à néant – la peur qui se propage, s'insinue au rythme d'un virus presque inconnu, lointain jusqu'ici, désormais tout proche de ceux que l'on aime, que l'on chérit dorénavant à distance –, dehors, l'inégalité, l'injustice sociale, des villas luxueuses, îles et plages privées, des maisons de campagne

familiales aux jardins prospères, aux potagers luxuriants, de petits studios d'étudiants miteux, 9m2 vides d'amour – pire, les sols rugueux, les bancs fermes, d'une ville glaciale, glacée, hostile, l'insécurité des rues pavées, autrefois frôlées, arpentées par une population avide, jonchées de sans-abris apeurés, vulnérables, esseulés, laissés à l'abandon, 8.6 à la main, paquets de tabac sec de l'autre – chacun admire le panorama, le silence, le vide, paysage dystopique d'une crise sanitaire nationale dont on parlera, longtemps, des années, des décennies, amplifiée, narrée aux enfants d'une autre génération, d'un autre monde peut-être -, derrière tout cela la tristesse, la solitude, la mort règne, régit paradoxalement la vie de chacun, la distance désormais ancrée dans le quotidien, l'amour par téléphone, l'affection par mail, les pensées par SMS –, et la solitude, les bouteilles de vin, les clopes à moitié consommées, l'angoisse de demain, le questionnement sur la fin, la fin de la maladie, la fin de l'enfermement, le retour à la vie, la normale, le quotidien d'avant, la routine retrouvée.

Mahe M'Barek

LES JOURNÉES: RÉTROSPECTIVE

À Lyon

Plus tard les journalistes et les historiens se souviendraient-ils à l'envi d'une photo de cochon d'inde, postée par Bruno Le Maire ? En guise de légende : En période de confinement, je vous présente Jackie, certainement la personne la plus importante de la maison ! Bon dimanche et bon courage à tous !

Ils ne serviront peut-être plus à rien, les journalistes, les historiens. Les cyber archéologues de plus tard n'auront qu'à aller excaver, piocher dans l'immense archive commune des serveurs distants. Ils déterreraient ainsi un drôle de jeu, la loterie de l'opinion qui produira ses propres prophètes. Et pour être honnête, je ne tiens pas vraiment à y participer. Rien à dire, rien à écrire. J'ai choisi Annie Ernaux parce que c'est elle que j'ai le plus lu, elle que je connais le mieux. Maintenant que je dois me frotter à elle, à l'optimisme et à la grandeur de sa révolte, je me sens toute petite.

Bon dimanche, un bon long dimanche sans lundi. Et bon courage à tous, surtout pour endurer leurs déclarations, leurs maladroites et, dans l'heure, leurs excuses. Leurs journaux

de quarantaine indécents, leurs injonctions à sauver le monde depuis un canapé. Elle est belle la résistance – puisqu'ils sont en guerre –, de vagues personnalités, sur les réseaux, sous les palmiers ; d'apéritifs numériques en forme de kaléidoscopes. L'imagerie collective sera-t-elle fidèle à l'absurdité des déclarations ? À l'insolente demande d'effort national pour relever l'économie, sauver la patrie qui, quelques mois plus tôt, s'époumonait sous des banderoles ? Je préférerais le nous d'alors à ce grand tout, solidaire à vingt heures, impuissant tout le temps. Comme je ne me sens dans aucun camp, j'opte pour un tout petit nous qui chante et qui s'embrasse, barricadé dans ses privilèges, fa dièses plutôt que mots-dièses rassembleurs. Tant pis si je dois, plus tard, expliquer que je n'ai même pas essayé. Ni l'héroïsme, ni l'exercice. Je pourrai toujours me cacher derrière un *trop* facile cynisme, et me souvenir à l'envi de *mon* fameux rougail saucisse.

Marie Genoud

Dans une maison à Palavas-les-Flots

Plus tard, lorsque les semaines de confinement se seraient succédé, on retrouverait sans difficulté des images répétitives et figées de son propre quotidien, les longues matinées scandées par le chant des oiseaux passées au lit, les après-midis devant Netflix et les soirées trempées dans l'eau chaude de la baignoire. Et, pendant que dans les médias on relaterait les images vives d'un monde agonisant, les corps emportés par la maladie, la détresse des personnes contaminées et les victimes du virus toujours plus nombreuses, les familles en deuil et la population cloisonnée resteraient cloîtrées dans le silence et la peur. Sous la répétition des informations transmises par la radio, ni rassurantes ni encourageantes, on n'éprouverait pas une once de réconfort si ce n'est celle de savoir ses proches en sécurité.

Soudain, on vivait la peste des temps modernes.

Les jours passaient, identiques les uns aux autres. On était allé à la fac, on avait étudié les lettres modernes, on avait discuté avec ses amies et échangé ses cahiers contre son ordinateur,

n'accordant pas une grande importance aux troubles rapportés à la télévision et sur internet. Comme d'habitude, les médias n'exposent que le sensationnel. Mais l'Italie était maintenant confinée, de plus en plus de personnes étaient touchées, des frontières fermaient. Bientôt, on serait enfermé chez soi dans le monde entier.

La maison de ses grands-parents devenait un espace de vie qui n'avait jusque-là été investi que d'activités basiques : manger, dormir, discuter, se laver – à présent jouer, courir, monter les deux escaliers à répétition pour muscler ses jambes, travailler, méditer. Il n'y avait plus d'espaces publics et privés traversés dans la même journée, l'extérieur n'existait plus que pour faire des courses une fois par semaine, l'intérieur devenait un univers à part entière. On avait redéfini la notion d'habitation. Pour un temps encore indéfini, on transformerait deux centaines de mètres carrés en une petite ville peuplée de quatre personnes. Chaque pièce serait un quartier – la salle de bains devenait un « spa » – et chaque couloir une rue piétonne – où l'on se promenait au long de la journée. La bibliothèque du grand-père se transformait en BU et la salle à manger en restaurant. Et l'on en avait fini avec les discussions quelconques, les repas joyeux, le sommeil paisible. *Maintenant, on vivait dans l'angoisse et l'attente.*

Arielle Verdelhan

A Lyon, 3^e arrondissement

Ces mois passés enfermés, on s'en souviendra, disait-on en rigolant à moitié. Au début les gens ne comprenaient pas réellement ce qui se passait. Ce qui se passait en Chine, en Italie, paraissait lointain. La télévision disait de ne pas nous inquiéter, qu'il n'y aurait pas de pénurie dans les supermarchés, pourtant certains se ruaient dans les rayons pour attraper le plus de papier toilette et de nourriture possible de peur de manquer. La radio nous conseillait vivement de rester chez nous, pourtant les parcs et les pelouses étaient pleins à craquer de parents et d'enfants, de chiens, d'amoureux. La vie semblait s'être accélérée, tout le monde s'agglutinait, se rassemblait, dans les bars, les restaurants, comme si au fond de nous, on savait que le lendemain tout serait fini. La maladie restait une entité lointaine dont on ne connaissait rien et dont on ne voulait pas entendre parler. Pourtant c'était le seul sujet de discussion. Le soir, quand la France entière s'est assise devant le président, on a enfin compris, pour quinze jours ou plus nous étions enfermés. Les rues sont soudainement devenues calmes,

vides, silencieuses, mortes. Le monde s'est arrêté, la terre ne tournait plus, tout était en pause. Le soleil rayonnait de mille feux, peut-être pour nous narguer, les nuages s'étaient envolés loin, plus aucune voiture ne roulait, le vent dansait entre les feuilles, la nature et les oiseaux avaient repris le dessus. Leurs chants apparaissaient de toute part et résonnaient entre les immeubles. Leur liberté nous faisait rêver, on les observait voler avec envie, nous, humains qui enfermons les animaux dans des zoos et des aquariums à la vue de tous. Et maintenant comme eux, dans nos cages dorées, on s'ennuyait. On tournait en rond tels des poissons rouges, laissant le temps s'écouler lentement comme un ruisseau rejoignant la mer. Tout paraissait long et on ne savait pas quand tout cela allait s'arrêter, on se demandait silencieusement quand est-ce que la vie normale allait reprendre. Pourtant cette réalité semblait bien différente ailleurs. Les cliniques, les hôpitaux suaient. Leur espace à l'intérieur se remplissait, les médecins couraient dans tous les sens, essayant d'oublier le fait qu'ils risquaient d'y passer aussi, comme tous leurs patients sous des centaines de tuyaux et machines ronronnantes, à attendre que la mort les attrape pour de bon. Le nombre de malades et de morts s'accroissait de jour en jour tandis que la fatigue des soignants s'amplifiait elle aussi. On manquait de lits, de respirateurs, de masques, de personnel. Dans les supermarchés aussi on courait. Les caissières se cachaient derrière des vitres, des masques, des gants. La pression montait.

Le soir, à 20 heures, une solidarité inattendue s'est installée, et au moment des

derniers rayons de soleil, le chant des oiseaux laissait place à des milliers d'applaudissements dans le monde entier. Les guitares et les casseroles sortaient par les fenêtres, encourageant nos médecins qui luttèrent jour et nuit. Au journal de 20 heures et sur toutes les chaînes on pouvait entendre résonner une voix, une seule, celle d'une France unie contre cette crise.

Jeanne Lemonnier

Sur le clic-clac rouge du salon

Plus tard, les journalistes et les scientifiques français critiqueraient le temps qu'il avait fallu à l'Etat et aux citoyens pour réagir. Il serait facile de trouver des indices avant-coureurs de ce qui allait devenir une pandémie, rétrospectivement évidents.

C'était un printemps pareil aux autres, avec un mois de mars plutôt ensoleillé. On savait tous qu'un effroyable virus avait frappé la Chine. La TV ne parlait que de ça, les journaux et la radio aussi, s'interrogeant sur sa viralité, répétant le nombre de morts qu'il avait causés et s'extasiant sur la rapidité avec laquelle un nouvel hôpital était sorti de terre. Même sur Internet, de petits rigolos faisaient des mèmes sur les colis Ali Express. On avait eu nos vacances de février – parfois en mars selon les zones –, on était parti skier dans les Alpes, on avait profité des rabais pour acheter des Coronas et des beaux jours pour aller dans les parcs ou voyager, on avait lu les Contes de Voltaire ou Les Tragiques d'Agrippa d'Aubigné pour la Fac, ne prêtant qu'une attention vague à l'aggravation de l'épidémie relatée par les médias. Tout comme le SRAS en 2003, le virus

resterait à l'autre bout de la planète et serait vite endigué par les scientifiques et le personnel soignant. Mais l'Italie fut mise en quarantaine, indiquant que l'Europe était touchée. En France les réunions furent limitées à un maximum de cinq mille personnes, puis mille. On aimait penser que, comme le nuage de Tchernobyl, le virus s'arrêterait aux frontières. Un soir, Macron prit la parole : il annonça la fermeture des écoles, collèges, lycées et universités. Certains crurent que les vacances commençaient tandis que d'autres se préparaient au pire. On se réunit le vendredi et le samedi soir dans les bars et les cafés pour profiter une dernière fois. Ils furent fermés par les autorités le jour suivant, tout comme les salles de spectacles, les boîtes, et tous les commerces non vitaux, les réunions de plus de cent personnes n'étant plus autorisées. Maintenant on avait conscience qu'il se passait quelque chose et on savait que l'on n'allait bientôt plus pouvoir sortir de chez soi. On avait donc dit au revoir à nos proches, choisi consciencieusement son lieu et ses partenaires de confinement ; on était allé à l'épicerie du coin faire de grosses courses pour se préparer à toute éventualité. Le PQ, les pâtes et les gels hydroalcooliques avaient disparus des rayons, on avait fait la queue pendant parfois des heures, on s'était entassés dans les magasins tout comme nos conserves dans nos cadis. C'est un lundi soir que le président décréta le confinement, sans jamais l'appeler ainsi. « Nous sommes en guerre » avait-il pourtant répété inlassablement, l'air grave, tandis que des brigades Vigipirate avaient fleuri au coin de toutes les rues.

Brusquement, les pires scénarios apoca-

lytiques de films ou de jeux vidéo devenaient réels.

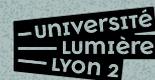
On voyait et on entendait ce qu'on n'avait jamais vu ni entendu depuis qu'on était né, ni cru possible. C'est ainsi qu'on accueillit une vague de suppressions ; de dates, de concerts, de rendez-vous. Le monde s'arrêtait, comme s'il touchait à sa fin. Tous les projets s'effondraient et l'avenir devenait incertain. C'était venu de nulle part. Et on ne savait pas quand cela prendrait fin. On n'osait plus se projeter, de peur de l'allongement de notre peine. On ne savait même pas si le Bac ou les concours seraient maintenus, comment ou quand se passeraient les examens, et on n'osait plus rêver aux vacances d'été. Les vols étaient supprimés, de nombreux pays entrèrent en quarantaine, les uns après les autres. Chez nous tous les lieux dont l'activité n'était pas strictement vitale, donc autre que les épiceries, stations essences, pharmacies et bureaux de tabacs, étaient fermés. Il n'y avait plus d'espaces de sociabilité. Pourtant tous les français semblaient être réunis par une même expérience : celle du confinement. On voyait tourner les vidéos d'italiens qui chantaient tous ensemble à leurs balcons, celles de plusieurs immeubles en Espagne qui suivaient les cours d'un prof de fitness, et on se mettait à espérer une grande union de tous les français – et peut-être même de tous les peuples –, soumis aux mêmes contraintes. Les actifs qui le pouvaient télé-travaillaient, les étudiants aussi, quand c'était possible. On nous répétait de « prendre du temps pour soi », puisqu'on ne semblait pas pouvoir faire grand-chose de plus, presque comme si cet enfermement était une libération

qui nous permettrait de faire plus de choses que d'ordinaire, comme du sport, tester de nouvelles recettes, lire les livres qu'on n'avait jamais pris le temps de lire. La vie n'était plus rythmée que par les appels aux grands-parents et à la famille qu'on ne pouvait plus voir, Netflix, les challenges Insta pour se sortir de l'ennui, les apéros par webcam sur Skype ou sur Zoom, les très rares sorties – notamment pour faire les courses – et les applaudissements pour les soignants à 20h. Mais on s'aperçut bien vite que les hiérarchies et les distances n'avaient pas été miraculeusement dissoutes par le confinement : de nouvelles images de violences policières tournaient sur les réseaux, les SDF avaient été complètement laissés pour compte par les autorités, et seuls les cadres ou les personnes occupant des postes de direction étaient en mesure de télé-travailler. Les ouvriers, artisans, caissiers et livreurs pour ne citer qu'eux devaient sortir s'ils ne voulaient pas poser leurs congés, souvent sans être protégés, du fait de la pénurie de masques. Les lieux d'habitation représentaient à eux seuls la fracture du pays : on parlait beaucoup de l'exode de nombreux parisiens qui avaient choisi de passer leur confinement dans leur maison de campagne, alors que certains étudiants avaient été contraints de rester seuls dans leurs dix mètres carrés. On avait bien fini par le comprendre, le confinement n'était pas le même pour tous.

Néanmoins, il fit naître un autre espoir, non plus tant social qu'écologique. Après quelques semaines, on s'était rendu compte que le ciel de Chine était redevenu bleu et que le virus qui faiblissait alors dans le pays avait finalement fait moins de morts que la seule pollution des villes

chinoises. Les scientifiques commençaient à espérer que ce virus permettrait une prise de conscience internationale, spécifiquement de la part des gouvernements. L'économie était en chute libre, cette crise sanitaire se révélait être également boursière ; il allait donc falloir réinvestir. La question était de savoir quels choix allaient faire les dirigeants. Le monde entier était à l'arrêt, en attente, comme retenant son souffle, se demandant quand – dans combien de jours, de semaines, de mois – le confinement prendrait fin, et surtout : qu'est-ce que serait l'Après ?

Lorène Dorgans



*Textes des étudiant.es de LETTRES - UFR LESLA
Université Lumière Lyon 2*

Coordination livret : Maya Ripoché

Illustration par Pauline Jouve

*Mise en page : Direction de la Communication
de l'Université Lumière Lyon 2*

*Typographies : Alegreya de Juan Pablo del Peral
& Jost* de Owen Earl - indestructible type*

Imprimé en Juin 2020

